



culturematch/livres



# La méprise

**Mai 68 a fait s'agiter une génération d'indociles heureux et de vains révolutionnaires. Anne Wiazemsky égratigne le plus célèbre d'entre eux.**



Le 2 août 1967, au cloître des Carmes, à Avignon, Jean-Luc Godard et Anne Wiazemsky à la première de « La Chinoise ».

Le nec plus ultra de l'époque, c'est le rebelle. Chaque année, un nouveau modèle fait son apparition. Cette saison, on a beaucoup vu la Femen, créature sexy qui crie dans les églises. On célèbre souvent aussi le rappeur de banlieue qui vocifère contre la société sur les scènes où il reçoit ses trophées. C'est une des singularités des révoltés contemporains : ils transforment tout de suite leur colère en fonds de commerce.

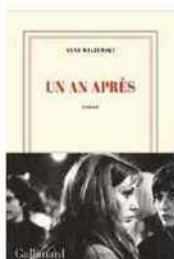
Hier, c'était plutôt dans leurs livres que les solitaires en marge de leur temps menaient bataille. Bruno de Cessole rend hommage à plusieurs d'entre eux dans « L'internationale des francs-tireurs » (éd. L'Éditeur). De Jane Austen ou Thomas Bernhard qui restaient à l'écart de tous jusqu'à

Mishima ou Ezra Pound qui sacrifiaient leur vie pour leurs convictions. Ils n'auraient jamais imaginé le personnage aujourd'hui incontournable du rebelle institutionnel. C'est qu'ils n'avaient pas vu Mai 68, l'époque où ceux qui parlaient de refaire le monde ont choisi de l'exploiter. Et c'est bien triste pour eux car le spectacle valait le coup d'œil.

Si vous en doutez, jetez-vous sur le nouveau livre d'Anne Wiazemsky. On y voit quelques mandarins culturels se mettre à genoux devant des agités pour sauter au vol dans le train de la révolution. Celui que Wiazemsky observe de plus près, c'est Godard, son mari. Et là, pas de quartier. Elle a beau écrire sur la pointe des mots, le spectacle est aussi assassin que pittoresque. Défauts privés et ridicules publics marchent d'un même pas. La cruauté de Godard envers les faibles saute au cœur. Encore plus mesquin : qu'il s'agisse de 20 centimes ou de 20000 francs, son avarice lui interdit tout geste. Ce sont toujours les autres qui paient au restaurant et ailleurs. Il confisque même les cachets de sa femme. En réalité, on comprend qu'il a déjà tout dit au cinéma. Ses chefs-d'œuvre sont derrière lui. N'arriveront plus à présent que des pensums bavards. Comme il le pressent, il se demande si la révolution ne pourrait pas servir de planche de salut. A tout le moins, elle pourrait nuire à ses rivaux et il saute sur l'occasion pour saboter le Festival de Cannes. Très forte émotion dont il se remet dans la villa somptueuse des Lazareff au Lavandou. Un secret dont il a la hantise que Paris et ses Politburo le découvrent.

Tout le livre navigue entre tendresse et dissection à vif. Rien d'embrasé ni de turbulent, on ne fait pas littérature plus classique. Mais c'est sanglant. Bien plus que le carnaval révolutionnaire qui, je vous le rappelle, ne fit aucun mort. Tandis que le week-end suivant, une fois les rebelles partis au soleil, il y en eut cent sur les routes.

« Un an après », d'Anne Wiazemsky, éd. Gallimard, 208 pages, 17,90 euros.



**Réédition**

**Conteurs de comptoirs** C'est un petit café dans le moyen arrondissement d'une grande capitale. Le courant saute, la ville est plongée dans le noir et le troquet devient un phare dans la nuit. Autour de la lampe à pétrole, chacun y va de sa petite histoire anodine, drôlement charpentée mais toujours lumineuse. Vous risquez d'Aymé : on dirait du Marcel. *Philibert Humm*

« Le Chinois du XIV<sup>e</sup> », de Melvin Van Peebles, éd. Wombat, 160 pages, 17 euros.

